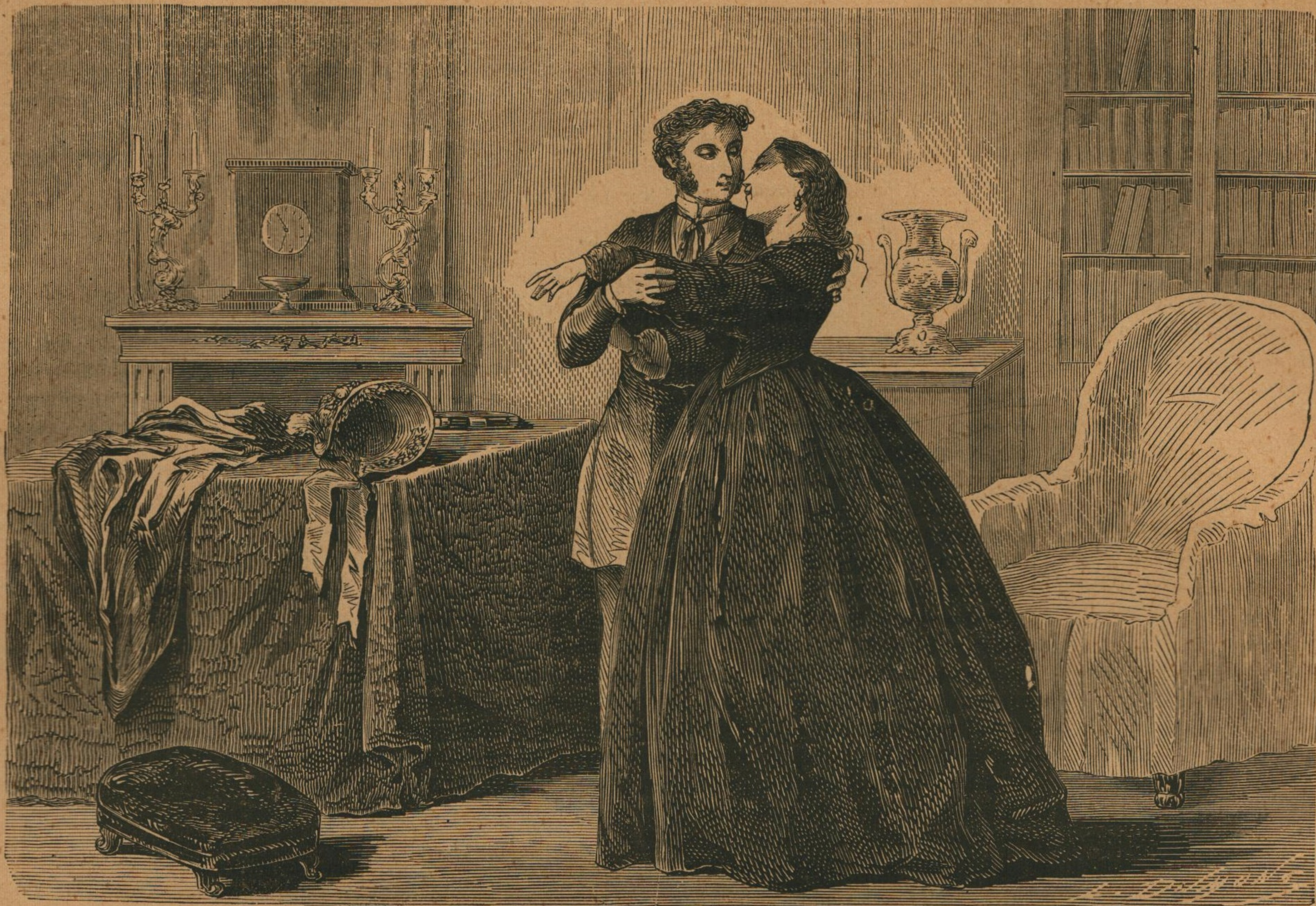




Il la serra sur sa poitrine. — Page 326.

regardait pas; il était pâle comme un cadavre, et ses yeux se cachaient sous ses sourcils froncés et l'ombre de son chapeau abaissé. Elle le suivit du regard en tremblant; elle le vit s'arrêter au milieu du groupe des cavaliers qui précédaient les voitures, et qui le reçurent le chapeau bas.

ALFRED DE VIGNY.

La suite au prochain numéro.

LES DRAMES DE LONDRES

TROISIEME PARTIE.

LES PIRATES DE LA TAMISE

PAR

CH. BERNARD DEROSNE.

SUITE.

Une vieille femme ouvrit la porte.

Milord était évidemment à la campagne.

Madame Pecker ordonna au cocher de demander M. Darrell Markham.

Le portique sculpté, les éteignoirs sur les balustrades, une mince lampe en fer, la figure de la vieille femme, tout cela vacillait devant les yeux de Millicent, elle n'entendait pas un seul mot de ce qu'on disait.

Elle comprit seulement que la portière de la voiture était ouverte, que Sarah Pecker lui disait de descendre, et qu'elle montait les marches en chancelant, qu'elle franchissait le seuil de la porte, et passait dans le vestibule pavé de dalles carrées, à l'extrémité duquel était un peu de charbon de terre qui tâchait de ne pas s'é-

teindre, dans une grille assez large pour en contenir presque un demi-tonneau.

Un gros gentleman, enveloppé jusqu'au menton d'un habit couvert de fourrures et portant de grosses bottes à l'écuyère, toutes crottées de boue et de neige, était debout devant ce feu, le dos tourné vers Millicent, et lisant une lettre; son chapeau, ses gants, sa cravache et une demi-douzaine de lettres non ouvertes étaient sur une table près de lui.

Millicent Duke ne vit que la forme indistincte d'un homme qui lui paraissait n'être qu'une masse d'habits et de bottes, et un feu qui ressemblait, rond et étincelant qu'il était, à l'œil rouge d'un démon.

Sarah Pecker n'était pas descendue de la voiture; la vieille femme était debout dans le fiacre et elle faisait des révérences à madame Duke en montrant le gentleman qui était auprès du feu.

Millicent avait une idée confuse qu'elle devait demander à ce monsieur de la conduire vers Darrell Markham.

La tête de l'homme était penchée sur la lettre qu'il pouvait à peine déchiffrer à la faible lumière qui entrait par les sales carreaux, et que produisait le feu presque éteint.

Millicent craignait de le déranger.

Pendant qu'elle était debout, réfléchissant s'il fallait oui ou non se décider à lui parler, il froissa la lettre en la mettant dans sa poche, et se tournant tout d'un coup, il se trouva face à face avec elle.

D'était Darrell Markham.

XIV

De tous les changements auxquels Millicent avait souvent songé, aucun n'avait eu lieu; mais il s'était opéré en son cousin un changement auquel elle n'avait certainement jamais pensé.

Darrell Markham était devenu plus fort dans

ces sept années, mais cela ne lui allait pas mal, bien entendu: de jeune homme il était devenu homme robuste, à la poitrine large et à l'air martial, dont la présence même inspira un sentiment de sécurité à la faible nature de Millicent.

Il serra sa pauvre petite cousine, qui était toute tremblante, sur sa poitrine, et il couvrit son front de baisers.

Cependant je doute que, même si le visage sinistre de Georges Duke se fût présenté à la porte du vestibule à moitié ouverte, à ce moment, le capitaine du *Vautour* en eût une juste cause pour se fâcher ou pour craindre.

C'était un embrassement fraternel qui rapprochait la frêle Millicent de ce brave cœur.

C'était l'affection protectrice d'un frère qui couvrait sa figure rougissante de nombreux baisers, et qui abîmait le joli petit chapeau de deuil que madame Pecker avait si bien garni.

Pauvre Sally Pecker! si elle eût pu savoir combien peu d'attention Darrell Markham ferait aux ruches, aux brides de crêpe, au collier de jais, aux bracelets, et à toutes les autres petites coquetteries qu'elle avait préparées pour son admiration!...

Il ne vit que les doux yeux bleus qui brillaient de leur ancien regard de supplication, et il ne se souvint que du temps déjà si éloigné où lui et Ringwood se querellaient dans le manoir de Compton, et où la timide jeune fille interposait sa médiation entre eux.

Les yeux de Millicent étaient secs, mais il y avait un tel brouillard devant ceux de Darrell, qu'il pouvait à peine voir la figure heureuse qui le regardait de dessous son chapeau de deuil.

— Que Dieu te bénisse, ma chère Milly, que Dieu te bénisse! dit-il à plusieurs reprises.

On eût dit qu'il n'avait rien autre chose à dire que cela, mais au milieu des baisers il y avait beaucoup de paroles articulées, et